

## IV

### LE MUR D'ETERNITE (Nouvelle languedo-syrienne)

Bernar Mialet

en mémoire de l'un de mes maîtres lointains,  
el senor J. L. Borges.

“Puits-de-Sagesse, ô, maître, dis-moi en vérité qu'est-ce que le Temps ?” demanda un jour à Wouhar ‘Abîr le jeune homme qui était son disciple.

Et comme le vieil homme penché sur son métier de potier, ne lui répondait pas, se contentant de le regarder en riant d'un air malicieux :

– Qu'est-ce que le Temps ? insista Gibr'al. Maître, éclaire-moi, je te le demande.”

Et, faute de réponse, son maître l'air toujours occupé de ses jarres, de ses arbres, de l'alignement de ses fèves ou de ses pierres, le poursuivant de sa question, insistant sans relâche, ainsi que le font les enfants, et le lendemain encore, et aussi les jours suivants... et toujours, toujours, ne recevant de son vieux maître aucune réponse sinon, au contraire, des questions concernant ce que lui-même avait fait de sa journée, des précédentes, ou bien ce qu'il avait pour projet de faire le lendemain, ou bien l'interrogeant sur ce qu'il savait lui-même... Avec toujours ce sourire au coin de l'œil...

“Ecoute, fils, je vais te répondre”, lui dit subitement un soir Wouhar ‘Abîr, devant sa maison, posant sur la table de pierre l'herminette qui lui servait en ce moment à dégrossir la planche d'une porte ...”

...Sache, lui dit finalement le vieux sage, qui savait mieux que le garçon le contenu de sa question,

“sache, cher fils, que ce n'est pas exactement le Temps qui te préoccupe, et dont tu veux savoir, mais en réalité l'Eternité...”

“En dehors de la succession des cycles de la Terre et du Ciel dont la connaissance fait de nous des devins et fixe nos rendez-vous vitaux avec la vie, avec nos congénères, le temps, dit Wouhar ‘Abîr, n'a rien de majuscule appliqué à nos vies. Hors des cercles vitaux, n'est d'ailleurs n'est rien d'autre qu'une illusion : en vérité l'Illusion même, dont l'aspect le plus réel se dit d'un autre nom, d'un nom que nous redoutons comme un fauve auprès de nous : le nom de ‘Souffrance’.

“Souffrance, oui, fils, le Temps, n'est que cela.

Regarde, souviens-toi, et, s'il te plaît, éclaircis-moi sur ce point:

“Lorsque tu es heureux, fils, le temps passe-t-il ?

– Effectivement non, maître, Le temps, si je suis heureux, cesse de passer. Et je l'oublie.

– Il ne cesse pas, fils. N'ayant jamais commencé, il ne cesse pas.

“Et tu ne l'oublies pas, non plus. Car comment, dis-le moi, oublierais-tu une chose qui n'existe pas?

– Mais, dit Gibr'al, ô maître, le Monde (qui n'a pas commencé) existe pourtant bien, lui, et je me souviens de lui...

– Parce qu’il est la seule chose qui, n’ayant pas commencé, existe parce que nous –mêmes existons...

“Mais lorsque tu es heureux, tu n’oublies pas le temps : simplement, c’est que tu n’y as jamais pensé, n’ayant jamais pensé à quoi que ce soit avant de vivre ce bonheur...”

– Comment cela, “jamais pensé avant”, ô mon vénéré maître ?

– Parce que, ô fils, rien ne précède le bonheur. Surtout pas la pensée, ni le souvenir.

“Rien ne précède le bonheur d’être, n’était lui-même et l’origine de toute chose, que ne précède rien, et qui précède tout...”

“ C’est en effet seulement lorsque tu tombes (ou plutôt retombes) de ton bonheur, que la pensée commence, c’est-à-dire le manque, et bientôt l’attente, et ainsi la souffrance, et ainsi le temps...”

– Mais ma souffrance, ô maître, ne vient-elle pas aussi de choses que je n’attends pas, et qui pourtant ne me manquent pas ? La blessure ? La maladie ?

– Dis-moi donc une chose, fils : sais-tu bien jamais si l’objet auquel tu te heurtes ou t’accroches, angle, roche, branchage, le fer qui te tranche, hachette ou dague, la chute que tu fais, mur, arbre, monture, dis-moi si cette blessure, ou ce mal qui te prend ne tiennent pas en toi à la connaissance infuse d’un manque que, ne sachant nommer pour cause, tu ne sais nommer autrement qu’en effet, l’appelant ainsi le “mal”, et si la souffrance que nous causent ainsi les choses - ou que nous nous causons nous-mêmes en nous dressant contre elles - ne seraient pas que les manifestations de la nostalgie secrète en nous du bonheur et de notre perfection ?

“En somme, fils, remarque-le bien, le temps n’est que cela : la mesure de la souffrance, de notre souffrance ; d’une souffrance en nous si commune à tous, si largement partagée qu’elle finit par ordonner le monde à d’autres pendules que celles des astres, du Ciel et de la Terre, à ces pendules d’eau, de sable ou de rouages aussi ingénieuses que la roue de cette charrette, que le levier de ce puits, qui ne nous sont rien du point de vue de la connaissance de nous-mêmes...”

“Et quant ta question, donc, fils, pour y revenir, ta question véritable n’est pas le temps, mais l’Eternité...”

– ...Et alors, pourrais-tu donc à présent, maître, aussi m’enseigner sur ce point-là ?!

– Tu es donc insatiable ! Alors prends place, là, sur ce tapis, sous ce figuier, assieds-toi donc ici, voici des figues, et même du mouhalabya que tu aimes tant. Prends ce coussin, et à présent écoute :

L’Eternité, fils, se compose d’un nombre incalculable de cycles de temps, du temps céleste...

- ...Mais ne disais-tu pas, ô maître...

– ...que le temps n’était qu’illusion ? Si, mais à quoi nous servirait l’illusion, si elle n’était pas elle-même et comme toute chose, une voie de connaissance... ,

“L’Eternité, donc, se compose d’une somme incalculable de cycles de temps qui se mesurent en “kumras”...”

– En quoi, maître ?

- En kumras.

“Imagine un mur, un mur d’une hauteur prodigieuse, un mur plus haut que le Jabal al Cheikh, plus haut même que la plus haute montagne de la Terre, à côté de laquelle le Jabal lui-même n’est qu’une ride de sable durci à la lisière de la plaine de..... Un mur aussi haut que cela, mais aussi plus épais que le mur de Qala’at El-Hosn, mais non pas lumineux comme lui, non : un mur sombre, sombre... Si sombre, qu’aucune lumière ne l’éclairerait, ni même

l'astre du jour ; et si épais, qu'y règnerait un troupeau de chameaux, avec leurs chamelles et leurs chamelons, et si long qu'ils y feraient tous aisément route... Imagines-tu cela, fils ?

“Eh bien à présent sache, ô mon fils, que, tous les cinq cents ans, au-dessus de ce mur de fer, passe un djinn, qui de son vol vient effleurer de ce mur le sommet, l'angle du sommet, de l'extrémité de son aile plus fine qu'un brocart de Dimachq... Vois- tu cela?

“Eh bien, mon fils, lorsque seront passés assez de fois cinq cents années pour que ce monument de fer soit usé jusqu'au sol par l'effleurement d'une plume, aura passé exactement le premier jour du premier des kumras, dont la somme écoulée se nomme l'Eternité...

– Par Allah ! Mais... tu ometts, ô maître, de me dire du moins le nombre de jours d'un kumra...

– Vraiment, fils, tu es insatiable. Mais je te dirai cette dernière chose encore, avant qu'il ne te faille aller désentraver les bêtes pour que nous prenions la route...

“Sache donc encore, ô fils, que la durée d'un kumra coïncide avec celle du nombre des dieux., qui eux aussi, fils, naissent et meurent, eux aussi nés du Monde aux temps où s'abolit en deux l'Unité du Néant qui le crée...

“Au terme de chaque kumra, ainsi, meurent les dieux, tandis que d'autres naissent, et ainsi va le monde, de mort lente en instantanée résurrection...

“Et à présent, capable de te figurer ce qu'est l'éternité - si tu n'oublies rien, ni le mur, ni l'aile, ni les cinq cents ans, ni les kumras –, sans doute à présent pourras-tu admettre cette chose à laquelle jusqu'à présent tu ne croyais pas:

“que tout, tout, tout, jusqu'aux plus grands secrets du monde, est concevable en termes simples par ton esprit, et même déjà par celui d'un enfant... Et même si tu ne vois pas sur le moment en quoi cela t'avance-t-il sur le chemin de ta connaissance...

“...L'important, fils, n'étant pas tant de savoir à quoi ce que tu sais sert, mais seulement que ce que tu sais est une chose vraie... Le moment d'en faire usage, comme d'un remède, relevant d'une autre évidence...

“Et aussi de savoir que ce qui ne se conçoit pas ainsi n'est que confusion jusqu'en l'esprit même de celui qui prétend savoir, et enseigner pour cacher son ignorance, ou pour garder par devers lui le savoir que lui confère son autorité...

“ Et peut-être moi-même, fils. Un jour, tu seras, et peut-être d'ores et déjà es-tu toi-même le seul juge de ce que je t'aurai enseigné...

“D'ici là, comme disaient les chrétiens, l'abondance, la sagesse et la beauté te soient donnés, l'orgueil souille tout, s'il t'accompagne...”

B.M. Inédit.

Déc.-Janvier 2009